

notre excellent Maréchal ne veut pas le croire ; je lui demandais il y a huit jours, lors d'une première alerte à Toluca, s'il n'enverrait personne contre Romero, il me répondit avec son sourire fin : « Que tout cela était exagéré. » Cela nous eût épargné à lui et à nous l'humiliation de l'ennemi aux portes de la capitale, mettant en danger la vie de gens qui nous ont acclamés, il y a deux mois. Avec de telles éventualités, il n'y a pas de sympathie qui tienne.

Or, le maréchal Bazaine est un homme rempli d'esprit, essentiellement bon, loyal et dévoué au pays, d'une vaste capacité militaire, réussissant dans tout ce qu'il entreprend, de quelque nature que ce soit. Je me demande donc comment ont pu se produire les faits, dont je viens d'entretenir Votre Majesté : la destitution du général Brincourt, l'envoi du général Courtois à Oajaca, et les promenades devastatrices des bandes sous nos yeux et ceux de tout le monde ; car il y a deux mois à Toluca, le maréchal présent dans la ville, nous avions vu les guerillas à deux mille mètres à cheval dans la campagne. Je n'en parlais pas alors à Votre Majesté, pour ne pas commettre d'excès de franchise, mais aujourd'hui je ne veux rien lui cacher, ce qui peut être utile qu'elle sache. Je ne vois là dedans aucune conséquence naturelle du caractère bien connu du Maréchal, que nous aimons et estimons sincèrement, je suis donc portée à croire que, comme près des grands il y a des influences de cour, près des chefs d'armée il y a des influences de quartier général. Et je crains qu'il faille trouver dans le cabinet de maréchal, peut-être dans son chef, le lieutenant-colonel B. (Boyer), la solution de tout ceci. Je n'ai aucun fait positif à l'appui, mais on dit que les femmes devinent ce qu'elles ne savent pas, et j'ai la persuasion intime de ce que j'avoue, me confiant dans la bonté de Votre Majesté, car c'est de ma part très osé que de lui parler de pareilles choses, mais comme voilà plusieurs mois que j'arrive de plus en plus à cette conviction, je m'adresse à ce titre de sœur que l'étiquette m'autorise à vous donner et que mon cœur ratifie pour vous soumettre cette réflexion, tout en vous demandant qu'elle n'aille pas plus loin que l'Empereur.

Nous n'avons, je le répète, pas le moindre grief, ni sujet de mécontentement contre cet officier ; nous le traitons même aussi cordialement que tous les autres ; je sais que chaque fois qu'il s'est trouvé dans notre intimité, il s'est exprimé sur notre compte d'une manière bienveillante, et il n'y a pas longtemps qu'en l'absence de l'Empereur, je lui ai procuré, ainsi qu'à quelques autres, la décoration de la croix de Guadeloupe qui lui avait été conférée cet été. Ce n'est donc pas une intrigue que je veux ouvrir contre lui, mais je crois fermement que si de la manière la plus honorable on pouvait l'éloigner de ce pays-ci, soit par l'avancement, soit pour une mission ou

une position plus élevée, qui lui fit regarder la chose comme une distinction et une faveur, les intérêts du Mexique et par là de la France y gagneraient sensiblement. Il y a des hommes, qui font du mal dans une certaine position, qui feraient du bien ailleurs, et ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que j'ai souvent remarqué que deux personnes qui font de mauvaises affaires réunies, se trouvent parfaitement à leur place, lorsqu'elles sont séparées. Le maréchal dont j'énumérais tout à l'heure les qualités n'a qu'une légère faiblesse, c'est qu'il est impressionnable à un point inouï pour un homme de sa trempe. De là le danger de l'entourage. Son chef de cabinet par contre est excessivement tenace, entier, sec et cassant, je le crois porté naturellement comme les hommes de bureau ou dont la carrière a été ralentie pour je ne sais quelle cause, à ce que les Anglais appellent faire du « mischief ». A ne juger que par l'extérieur, c'est le seul officier français dont la figure ne me revienne pas, tant l'expression a un caractère de rigidité peu bienveillante et d'aigreur habituelle.

Je ne sais si le maréchal, qui traite en père tous ses jeunes aides de camp, affectionne particulièrement ce chef de sa chancellerie, mais rien ne me porte à le supposer. Ce que je ne sais pas non plus, c'est si les chefs de cabinet des maréchaux peuvent être appelés à d'autres destinations ; peut-être si l'échange était avantageux, B. opterait-il pour son rappel ?

Je laisse ceci à l'appréciation de Vos Majestés, et je crois avoir agi dans leur intérêt, comme dans celui du Mexique et du maréchal auquel je m'intéresse, par la franchise de cette explication.

Si toutefois Votre Majesté jugeait que j'ai dépassé les bornes de nos relations fraternelles, je serai plus réservée une autre fois.

En attendant, je la prie de recevoir la nouvelle expression des sentiments de tendre amitié et de sincère estime, avec lesquels je suis de

Votre Majesté
la bonne sœur et amie

Charlotte.

Napoléon et Eugénie à Maximilien et Charlotte, 1^{er} janvier 1865.
Télégramme.

A S. M. El Emperador,

Tengo el honor de transmitir à V. M. el siguiente mensaje del Sr. Hidalgo.

Hidalgo acaba de recibir de manos de la Emperatriz Eugénia el telegramma siguiente

L'Empereur et l'Impératrice,
Mexico,

Nous envoyons à Vos Majestés tous nos vœux pour leur bonheur et pour la prospérité de leur beau pays.

Napoléon, Eugénie.

Dios garde à V. M. muchos años.

El Prefecto Politico.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 9 janvier 1865.

Chapultepec, le 9 janvier 1865.

Madame et très chère sœur,

Je n'écrirai pas longuement aujourd'hui à Votre Majesté, car je ne saurais lui dire grand'chose de bon. La situation est assez tendue, elle l'est grâce au nonce et au clergé autant qu'elle pourra je crois jamais l'être dans ce pays-ci. Il n'y a rien d'inquiétant pour l'avenir, même peut-être vaut-il mieux que l'orage éclate une bonne fois, mais c'est un quart d'heure désagréable à passer. Voilà huit jours de cet état de choses et pour mon goût j'aimerais mieux qu'il fût fini. Les évêques écrivent des pétitions respectueuses, dans la forme. Le Nonce des notes inconcevantes, les dames des remontrances filiales, bref toutes les passions sont déchaînées, les journaux extrêmes se prennent aux cheveux, les libéraux avancés crient que c'est l'idée de Juarez qui a vaincu et triomphent méchamment de la déconfiture de leurs adversaires, les conservateurs s'imaginent être des sujets temporels du Pape et sont assez bêtes, je demande pardon du mot, pour croire que la religion consiste dans la dîme et dans la faculté de posséder. Derrière toutes les démarches du Nonce qui n'est qu'un mannequin, perce d'une manière assez transparente la figure de Mgr Labastida, dont le mauvais italien m'est assez connu pour le reconnaître à chaque ligne. Enfin on dit que l'ère des pronunciamientos n'est pas finie et qu'elle est peut-être même commencée. Au milieu de tout cela, l'Empereur est calme et ferme et suit tout droit le chemin du devoir, mais on dirait à voir l'acharnement des vieux partis que l'Empire n'est jamais venu se placer entre eux. Ceci réfléchit une triste lumière sur les hommes de ce pays, car il est bien clair que ce n'est pas de la religion qu'il s'agit chez eux qui s'en prétendent les champions. Je n'aurais jamais cru que ce feu flambât si vite, il est vrai qu'il couvait depuis longtemps sous la cendre. La tâche de réduire un clergé corrompu est fort ingrate et j'aurais préféré pour ma part que les gouvernements précédents s'en fussent chargés. Il n'y a pas de fourberie qui n'invente l'esprit du mal pour conseiller la résistance et l'obstination.

Comme un désagrément ne vient pas seul, l'intérieur continue à être ravagé, des bandes sortent comme de dessus terre là où il n'y en avait pas avant. Zitacuaro sert maintenant de repaire ou de quartier général à la plupart d'entre elles. Le maréchal est parti pour Oajaca et ici il n'y a guère que les Belges heureusement avec le général L'Hériller, dont l'esprit et l'énergie m'inspirent la plus grande confiance. Tout cela découle vicieusement de cette malheureuse expédition d'Oajaca manquée cet été, si Oajaca avait été pris, les troupes n'y seraient pas maintenant en si grand nombre et pourraient combattre les bandes, le maréchal n'y serait pas allé non plus ce qui eût beaucoup mieux valu car s'il lui arrivait la moindre chose, cela serait fâcheux à tous les points de vue.

On dit que les dispositions prises jusqu'à présent ne sont pas de nature à lui faciliter la prise de la place. C'est ainsi que s'expriment les officiers. Je ne doute pas cependant qu'avec sa rare prudence et son habileté consommée expectante ou énergique selon les circonstances, il ne s'en tire avec gloire, mais cela sera au prix certainement de grands sacrifices qui peut-être n'eussent pas été nécessaires plus tôt.

L'Empereur a institué le 1^{er} janvier un nouvel ordre dont voici le décret, et il s'est empressé de l'offrir avant tout à l'Empereur Napoléon. Il a aussi promulgué un décret sur les préséances d'après les bases de Messidor qui sont les plus rationnelles car l'étiquette espagnole n'avait plus de raison d'être. Tout cela a paru dans un nouveau journal officiel destiné à être quotidien.

J'espère que quand Votre Majesté recevra cette lettre, nos mauvais jours tireront à leur fin, tout marchait si paisiblement; pourquoi faut-il que les mauvaises passions envahissent les hommes surtout de ce côté-ci de l'Océan?

Je prie Votre Majesté de croire à la tendre et sincère amitié avec laquelle je suis,

de Votre Majesté
l'affectionnée sœur et amie

Charlotte.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Chapultepec, 10 janvier 1865. Brouillon de l'Impératrice.

Monsieur mon frère,

Je viens de fonder le nouvel ordre de l'aigle mexicain et en réservant aux souverains la classe la plus élevée de cette décoration, la grande croix avec collier, ma première pensée a été de l'offrir à Votre Majesté en témoignage de ma fidèle et reconnaissante amitié envers celui dont l'appui moral et matériel ne cesse de me donner des

preuves de vive sollicitude et d'affection désintéressée. J'ai en conséquence chargé mon ministre à Paris de faire parvenir à Votre Majesté les insignes de l'aigle mexicain avant tout autre souverain. Les difficultés politiques et une certaine irritation causée par la conduite déplorable du nonce, me forceront probablement à sévir énergiquement contre quelques officiers généraux et même peut-être contre vos dignitaires de l'Église qui suivant leurs habitudes invétérées semblent vouloir profiter de l'occasion pour conspirer.

Votre Majesté verra bientôt sans doute le général Marquez que j'éloigne momentanément de la scène pour le soustraire à la pernicieuse influence du clergé auquel il a toujours été attaché.

Parmi les productions naturelles de notre golfe de Cortez, il en est une qui m'a paru assez curieuse pour être présentée à Votre Majesté : ce sont des coquilles d'huître à perle que je serais heureux de savoir sur votre table de travail destinées à recevoir la cendre de ces agréables cigarettes qui disposent si bien aux affaires et à la méditation.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Impératrice et de croire aux sentiments de haute estime et de profonde amitié avec lesquels je suis de

Votre Majesté
le bon frère et ami.

Chapultepec, le 10 janvier 1865.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Mexico, 27 janvier 1865.

Monsieur mon frère.

Quoique sans nouvelles du maréchal Bazaine, nous apprenons cependant que les opérations du siège de Oajaca semblent devoir prendre un développement qui exigera de nouveaux déplacements de troupes.

D'un autre côté, les mouvements des dissidents sans m'inquiéter ne laissent pas de me préoccuper un peu et dans l'état actuel des choses je n'hésite pas à déclarer à Votre Majesté que toute nouvelle réduction de l'effectif français serait prématurée. Le général Douay qui part pour l'Europe pourra si Votre Majesté veut bien l'interroger vous démontrer que le chiffre convenu par notre traité secret est à peine suffisant. Le retour au Mexique de ce général, qui me paraît avoir de grandes qualités militaires, serait, je pense, une chose utile.

Le chef d'escadron d'état-major Loysel, dont j'ai pu apprécier les connaissances et le dévouement intelligent, est disposé à prendre du service dans mon armée. Si Votre Majesté voulait bien élever cet

officier distingué au grade de lieutenant-colonel placé en mission hors-cadre, je pourrais immédiatement lui donner comme colonel d'abord le commandement d'une brigade mexicaine en voie d'organisation.

En autorisant les officiers français à prendre du service comme officiers en mission, Votre Majesté me mettrait à même de créer dès le début des cadres qui assureraient l'avenir de ma jeune armée. Mais je me permets d'attirer l'attention de Votre Majesté sur l'interprétation à donner au traité de Miramar qui place les troupes mexicaines ou au service du Mexique sous les ordres des officiers du corps français. Je ne doute pas qu'en présence d'une nouvelle armée organisée avec des éléments d'élite fussent-ils même mexicains, Votre Majesté reconnaitra combien il est difficile de laisser subsister une suprématie qui conduirait à mettre sous le commandement d'un sous-lieutenant d'un corps français, son chef de bataillon de la veille devenu colonel mexicain?

En me rappelant au bon souvenir de l'Impératrice je réitère à Votre Majesté les sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis de

Votre Majesté
le bon frère

Mexico, le 27 janvier 1865.

Maximilien.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 26 janvier 1865.

Chapultepec, le 26 janvier 1865.

Madame et bonne sœur,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir l'aimable lettre de Votre Majesté par le dernier paquebot qui nous a malheureusement apporté en même temps la triste annonce de la mort de M. Mocquard. Je vous prie de dire à l'Empereur toute la part que nous y avons prise, les vrais amis sont si rares dans toutes les positions que de les perdre est un malheur immense. Pour moi je ne me rappelle pas avoir vu M. Mocquard, mais je sais qu'il était de cœur et d'âme dévoué à son maître et à ce titre je le regrette comme s'il m'avait été donné de le connaître.

La bonne lettre de Votre Majesté m'a fait, je le répète, doublement plaisir, car c'est en même temps une preuve de son souvenir et de l'amitié qui ne cesse de nous unir. Nous en avons un peu besoin en ce moment à parler franchement, car la situation est loin d'être éclaircie. Je ne sais si Votre Majesté sait que le Saint-Père, qui a le caractère enjoué, dit de lui-même qu'il est jettatore. Eh bien ! c'est un

fait que depuis que son envoyé a mis le pied sur notre sol, nous n'avons que des déboires et nous n'en attendons pas un nombre moindre dans un avenir prochain. L'énergie et la persévérance ne nous manquent, je crois pas, mais je suis à me demander, si les difficultés continuent à augmenter de cette façon, s'il y aura possibilité humaine d'en sortir. En effet, voici l'état des choses tel qu'il est : le clergé blessé à mort par la lettre du 27 décembre n'est pas facile à abattre, tous les vieux abus se coalisent pour éluder l'effet des dispositions de l'Empereur vis-à-vis de lui. Il y a dans ces éléments non peut-être du fanatisme, mais une telle ténacité inconnue ailleurs, sourde et manœuvrière que je crois impossible que les membres actuels du clergé puissent jamais en former un nouveau. Ce qu'on fera d'eux, voilà ce que je me demande. Lorsque Napoléon I^{er} obtint du Pape la démission des évêques émigrés, ils vivaient à l'étranger et en saints personnages ils se résignèrent. Ceux-ci nous les avons ici, ils quitteraient volontiers leurs sièges et leur crosse, mais pas les revenus. Un traitement de l'État ne leur rapporterait jamais autant et leur idéal est de vivre en Europe avec leur argent pendant que nous bataillons ici pour fixer la position de l'Eglise. Les biens vendus vont être revisés, seconde pomme de discorde car par la reconnaissance des lois de réforme, nous nous sommes mis les conservateurs sur les bras. Aujourd'hui nous allons avoir les libéraux à dos, car ils sont adjudicataires et je crois même quelques résidents français. Comme il ne peut y avoir qu'un poids et une mesure pour tous, ceux qui se sont livrés à diverses opérations illicites vont devoir restituer leurs gains et je crains que cette œuvre de réparation et de justice excitera autant les passions que la perte des biens pour le clergé.

Au milieu de tout cela Oajaca n'est pas encore pris. Le maréchal est parti le 2, depuis le 40 ou le 12 on n'en a pas de nouvelles. Si le malheur voulait que la moindre chose allât de travers là-bas, la bombe éclaterait en divers endroits, les puros triompheraient, car ils portent une haine concentrée contre l'armée française.

Nous passons depuis un mois par une forte crise, si elle est victorieusement supportée l'Empire mexicain aura un avenir, sinon je ne sais ce qu'il faut en augurer. Pendant les premiers six mois tout le monde trouve le gouvernement charmant, touchez à quelque chose, mettez la main à l'œuvre, on vous maudit. C'est le néant qui ne veut pas être détrôné, Votre Majesté croirait peut-être comme moi que le néant est une substance maniable ; au contraire dans ce pays-ci on s'y heurte à chaque pas et c'est du granit, c'est plus puissant que l'esprit humain et il n'y a guère que Dieu qui puisse le ployer. Les pyramides d'Egypte ont été moins difficiles à élever que le néant mexicain serait à vaincre.

José Ignacio Conde.

Encore tout ceci n'aurait aucune gravité sans le fait capital que l'armée diminue et avec elle la force du gouvernement. Je crains toujours qu'on ne lâche la proie pour l'ombre ; le Corps législatif parlera sans doute, mais ce sont des discours d'avocats plus ou moins bien tournés, ici ce sont des faits qui peuvent devenir funestes à la France en première ligne et compromettre une œuvre qu'elle a fondée et qui est destinée à porter le nom de Napoléon III aux générations futures. Il est fort beau que tout le monde dise, comme dans le parlement anglais ; le Mexique est si bien organisé qu'il va tenir sans le secours de personne, mais j'aime mieux m'en tenir aux réalités. Pour civiliser ce pays-ci, il faut en être complètement maître, pour avoir des coudées franches il faut pouvoir tous les jours réaliser sa force en gros bataillons, c'est un argument indiscutable. Toute la force qu'on n'est pas à même de réaliser n'a qu'un prix facultatif, ce sont les fonds qui montent et baissent. Ils baissent depuis quelque temps, de là le manque de troupes. Les Autrichiens et les Belges ne sont bons qu'en temps de calme, mais vienne la tempête, il n'y a que les pantalons rouges. S'il m'est permis de dire ma pensée à Votre Majesté, je crois qu'il sera très difficile de traverser toutes les premières crises vitales, si le pays n'est pas plus occupé qu'il ne l'est. Tout est fort disséminé et je crois qu'au lieu de rien rappeler, il aurait peut-être fallu augmenter. Le maréchal se repentira peut-être de n'avoir pas écrit au mois d'octobre ce que nous lui avions demandé. Son bon cœur l'a emporté, il a vu des criailleries en France dont il aurait été l'occasion, il a, je crois, sacrifié un petit désagrément pour un plus grand.

Ceci n'est pas mon opinion toute seule que je craindrais d'avouer avec autant d'assurance, c'est celle du général Douay, qui le dira lui-même à Votre Majesté, homme extrêmement capable et entendu aux affaires militaires, c'est celle du général d'Hérillier, officier infiniment d'énergie et d'esprit juste et pratique. Ils disent tous qu'ils ne sont pas rassurés pas tant pour nous que pour eux, car nous pouvons au besoin supporter un accroc, personne ne s'en étonnerait, mais pas l'armée française. Nous pouvons au besoin nous retirer dans une province éloignée comme Juarez, nous pouvons retourner d'où nous sommes venus, mais la France ne peut pas ne pas triompher parce qu'elle est la France d'abord et parce que son honneur est engagé.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au bon souvenir de l'Empereur, de vouloir un peu méditer sur ce que du fond du cœur le plus affectueux je me permets de lui dire et d'être assurée des sentiments d'amitié sincère avec lesquels je suis de

Votre Majesté
la dévouée sœur et amie

Charlotte.

Post scriptum, du 29 janvier 1865.

J'envoie à Votre Majesté le résumé de « L'Estafette », écrit de mémoire, elle y verra tout ce qu'on fait sur le terrain de l'activité matérielle. J'espère que la convention conclue avec la société du chemin de fer de Vera Cruz sera bien accueillie par l'Empereur. Quant aux troupes, qu'il veuille se rappeler que lorsque dans une circonstance solennelle de son existence il sauva la France, il en avait aussi derrière lui. Nous ne pouvons sauver le Mexique que par les mêmes moyens... Il ne faut pas croire qu'ici où l'on parle toujours de régénération le pays veuille véritablement, c'est dans les livres et sur les lèvres mais on fait ses délices du chaos parce qu'il est vieux et laid, parce qu'il est si vieux qu'il est national. Pour ce qui est du clergé, bien que vous eussiez agi comme nous l'avons fait par conviction, cependant nous le faisons surtout comme héritiers de l'intervention. Il me semble donc juste que la France soutienne ce qui a été dit en son nom. En causant dernièrement avec le général Douay, je lui disais que le clergé était une grosse affaire, il me répondit : « Oui, c'est un coup d'Etat. » Et pour le coup d'Etat, il faut des troupes. Vos Majestés ont fait une grande entreprise, elles l'ont continuée contre l'opinion publique parce qu'elles savaient que le succès leur donnerait raison, elles ont trouvé le seul homme qui pût et voulût s'en charger, un homme (deux personnes même, qui leur sont sincèrement et véritablement attachés, qui n'auront jamais avec elles que des relations confiantes amicales et pleines de gratitude). Elles ont trouvé tout cela et il me semble que la Providence les a assez bien servies. Maintenant il s'agit de faire un dernier effort qui couronnera l'œuvre. Si Vos Majestés prennent promptement une résolution et se décident à nous soutenir, cela sera beaucoup plus tôt fini et le moment sera hâté où le Mexique n'aura plus avec la France que des rapports d'intérêts mutuels et de reconnaissance. Dans le cas contraire, d'ici à quelques mois, il se trouvera peut-être gravement et inutilement compromis. Vous, Madame ma bonne sœur, qui avez tant fait pour ce pays-ci, ne l'abandonnez pas, songez que vos intérêts ne peuvent gagner là où les nôtres souffrent, songez à l'Empereur et à votre fils et la France applaudira, car la France de tous les temps a toujours été fidèle au succès, à la générosité et à la gloire.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 29 janvier 1865.

29 janvier 1865, Tuileries.

Madame et très chère sœur,

Je remercie Votre Majesté de sa longue lettre, tout ce qu'elle contient nous a fait bien plaisir, le projet de concordat est parfait,

mais sera-t-il accepté à Rome? L'autre jour j'ai vu le nonce, le lendemain de l'arrivée du courrier (je n'avais pas encore reçu la lettre de Votre Majesté), naturellement nous avons causé du Mexique, et de la mission de Mgr Meglia, je lui dis que le langage du nonce avait paru peu conciliant à ceux à qui il avait parlé sur la route de Vera Cruz à Mexico. Mgr Chigi, après avoir dit qu'il ne savait rien d'officiel, m'a assurée que Mgr Meglia voulait paraître bien noir pour blanchir petit à petit, c'est textuel, et qu'avec du temps, de la patience on viendrait à bout de tout, j'ai répondu un peu vivement, je l'avoue, qu'il y avait des questions pour lesquelles le temps était fatal, que l'indécision n'était ni ne pouvait être de la conciliation, et qu'au bout de cette affaire des biens du clergé, qui d'ailleurs était attendue avec impatience, il y avait une grave question de crédit qu'il fallait trancher à tout prix, que d'ailleurs il fallait choisir aujourd'hui entre l'Empire catholique ou une annexion aux États-Unis, par conséquent protestantiser le Mexique, car Vos Majestés étant les seules ancrées de salut pour le pays, il était du devoir de tous de leur faciliter leur tâche et ne pas la rendre impossible par des exigences qui ne seraient comprises de personne, car on sacrifierait aux biens temporels d'un clergé malheureusement dissolu, le côté moral et grand de la régénération d'un pays entier; cet argument a paru lui faire de l'effet, tout en protestant contre le principe, j'ai voulu rendre compte à Votre Majesté de ma conversation pour si elle peut lui être utile, j'étais d'autant plus à mon aise de parler ainsi, que je ne me basais que sur des lettres particulières de quelques-uns de nos officiers qui avaient parlé avec le nonce avant son arrivée. Je trouve aussi que Vos Majestés ont bien fait de reconnaître la religion catholique religion d'État, car c'est celle du grand nombre, et par conséquent mérite d'être protégée; j'avoue que pour ma part je suis trop catholique, sans être pour cela intolérante, pour ne pas m'en réjouir.

Pour l'article des *Fueros*, je ne sais pas l'importance qu'ils peuvent avoir au Mexique, mais en Espagne autrefois cela a causé de grands abus parce qu'ils donnaient droit à une juridiction exceptionnelle. Je prie Votre Majesté de m'excuser si j'entre dans ces détails, mais son aimable lettre m'y autorise jusqu'à un certain point.

La comtesse Zichy a passé par Paris il y a quelque temps, le prince Metternich nous a dit qu'elle était ravie de son séjour au Mexique, elle est enchantée de tout, du climat, de la richesse du sol, enfin de tout ce qu'elle y a vu, je crois même que les guerillas ne lui déplaisent pas par leur côté pittoresque, son langage a fait du bien ici, car Votre Majesté n'ignore pas qu'il y a plus d'un Saint-Thomas, en politique surtout. M. Bourdillon m'a dit que l'Empereur

n'avait pas ratifié sa concession du chemin de fer de Vera Cruz, ce que je conçois très bien d'après les bases qu'il m'a dit, j'espère que l'emprunt que Vos Majestés veulent faire pourra se placer dans de bonnes conditions, ce dont je ne doute pas après la question des biens du clergé tranchée.

L'Empereur me charge de le mettre à vos pieds. Je vous prie aussi de me rappeler au souvenir de l'Empereur Maximilien et de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Impératrice Charlotte à l'Empereur Napoléon III, 2 février 1865.

Monsieur mon frère,

J'adresse à Votre Majesté mes plus sincères remerciements pour les magnifiques vases de Sèvres qui viennent d'arriver ces jours derniers à Mexico et que M. de Montholon a eu la complaisance d'apporter et de remonter lui-même au Palais.

Je suis non seulement touchée de la beauté et de l'amabilité du présent, mais c'est encore un souvenir de plus que ce séjour du mois de mars qui nous a laissés de si profondes et ineffaçables impressions.

Je prie Votre Majesté de croire toujours aux sentiments de haute considération et d'estime avec lesquels je suis

Monsieur mon frère
de Votre Majesté
la bonne sœur

Charlotte.

Chapultepec, le 2 février 1865.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 3 février 1865.

Chapultepec, le 3 février 1865

Madame et bien-aimée sœur,

Je crains vous avoir peut-être inquiétée ou affligée outre mesure par ma lettre de l'autre jour, mais dans tous les cas, veuillez n'y voir que l'expression de l'affectueuse confiance que Votre Majesté m'inspire. Elle doit comprendre le besoin que mon cœur a de s'épancher dans le sein dès que quelque chose lui pèse et la situation de ce dernier mois m'opprimait horriblement. Maintenant je me sens sou-

lagée comme quelqu'un qui avait un gros péché sur la conscience et qui s'en est confessé. Ma conscience est tranquille quoi qu'il arrive, je suis même extrêmement remontée. Si je ne croyais pas que nos intérêts sont identiques dans cette question, je ne me serais pas exprimée avec tant de chaleur, car de deux choses l'une je préférerais que nous restassions dans l'embarras que de voir Vos Majestés s'y mettre à cause de nous, mais il me semble que loin de s'y mettre, elles nous tireront en leur compagnie de ceux qui pourraient survenir.

J'espère que l'Empereur n'opérera plus de réductions avant d'avoir entendu le général Douay. Je crois que pour bien faire cette année-ci nous aurions besoin, toutes les nationalités comprises, d'un effectif de 40 000 hommes. Cela fait que s'il pouvait nous en venir de France quelques milliers de plus en continuant les enrôlements ailleurs avec l'argent (que je ne sais où nous prendrons) on arriverait peut-être à ce chiffre, M. Jules Favre ne pourrait, ce me semble qu'approuver qu'on nous aidât à guerroyer avec le clergé, car c'est ce dernier tout seul qui voudra, coalisé avec le désordre et les bandes juaristes, la nécessité d'une augmentation de troupes. Cela serait loin même de diminuer en Europe la confiance qu'on a dans l'avenir du Mexique, puisque c'est en remplissant son devoir que notre gouvernement rencontre de la résistance de la part des éléments qu'il doit détruire pour frayer le chemin à l'ordre, au progrès et au véritable et brillant avenir de cette contrée — d'émigration européenne.

Le temps ne sera pas long et la France recueillera largement ce qu'elle aura semé. Le mouvement entre le Havre et Vera Cruz a été assez considérable l'année dernière et Dieu sait combien de Français viendront s'établir ici?

Quant à ce que le bon maréchal a dit qu'il n'y avait plus de bandes organisées depuis Vera Cruz jusqu'à San Elías et de Durango à Monterey, Votre Majesté croirait que je lui fais de faux rapports si c'était vrai, mais il n'y a rien de moins exact à l'heure qu'il est et le général L'Hérillier est obligé d'expéditionner avec la plus grande vigueur tout autour de Mexico, tant il y a de bandes.

On annonce même quelques pronunciamientos pour « religion y fueros » prêts à éclater, entre autre à Guadalajara.

Il me semble que d'Algérie où tout paraît fini, il serait facile de nous envoyer quelques renforts. Franchement, dans le cas où nous ne serions pas soutenus, il faudrait laisser là tous les projets de réforme et gouverner comme le voulait M. Gutierrez en nous entourant de la muraille de la Chine. Son système était parfaitement rationnel, je le vois bien, il était aussi, et c'est par là qu'il pêche, souverainement mexicain; tandis que notre mission est doucement, affectueusement, mais non moins sûrement de faire affluer au Mexique une population qui absorbera l'ancienne, car avec les éléments

actuels il n'y a rien à faire, je le dirais très hautement si je ne craignais pas que cela revint ici. Je compte sur l'émigration qui commencera peut-être dans le courant de cette année et si je n'étais persuadée qu'elle sera considérable je devrais avouer à Votre Majesté que tout ce que nous faisons est en pure perte. L'affaire du clergé a été la pierre de touche qui m'a confirmée dans toutes les idées que j'avais conçues dès notre arrivée et je vois que je ne m'étais pas trompée. Quoi qu'il en soit, c'est plutôt heureux que nous ayons su à temps que l'Europe seule pourra peupler dignement cet empire et si la douce influence de Votre Majesté nous vaut quelques troupes de plus, la situation sera « *afianzada* ». Je ne doute pas un moment que Vos Majestés regretteront les réductions lorsqu'elles sauront ce qui se passe. Aussi je me repose avec la plus entière confiance sur la main qui a pressé les nôtres le 12 mars et qui le 10 avril a tracé ces lignes qui sont l'expression d'une grande puissance comme d'une souveraine amitié : « Comptez toujours sur mon amitié et mon appui. »

Je me fie à cette main, au cœur de Votre Majesté et en celui qui a dit : « Aide-toi et Dieu t'aidera. »

Il me semble qu'avec tout cela réuni, on ne peut manquer de tricrompher.

Le pauvre Saint-Père nous fait la partie belle en Europe avec l'encyclique. Si je pouvais me permettre aucune irrévérence, je dirais que si cela provient d'un esprit quelconque, je ne crois pas que ce soit du Saint-Esprit. Notre-Seigneur donnait la paix à ses apôtres et ne les abordait pas autrement, aujourd'hui c'est le trouble qu'on veut répandre.

Ah ! si Bossuet vivait encore, on lui serait redevable ainsi qu'au clergé de France si éminent et si catholique de préserver l'Europe d'un schisme. Sans l'Église gallicane la confusion s'emparerait des consciences en voulant concilier ce qui ne se concilie pas. Dieu n'a pas fait la foi et la raison pour se contredire, mais pour s'affirmer l'une l'autre. C'est, je trouve, bien consolant.

Pour passer de ce terrain à un autre plus futile, j'ai vu dans les journaux français que j'ai fait de la prose sans le savoir, car je donne des soirées de lundi exactement comme Votre Majesté. On s'y amuse assez, je crois, et les toilettes sont charmantes, les invités fort convenables, il y a dans la beauté d'ici un reflet de la patrie de Votre Majesté. Nous avons une Espagnole à Mexico qui est magnifique, la femme d'un médecin du nom de Solis ; dernièrement au bal de la Sonja, elle s'était poudré les cheveux, dans lesquels passait un ruban de velours ponceau, c'était éblouissant : une véritable Sapho antique. Une bien belle personne aussi, c'est Mme Sanchez Navarro, l'une de mes dames du palais, un type de madone de

Murillo avec les sourcils et les longs cils noirs des Orientales. Avec cela elle porte un rang de perles énormes de l'océan Pacifique. Je vais tâcher d'en faire pêcher ce printemps, il paraît que c'est la saison.

Toujours est-il que l'Empereur Napoléon a reçu les premières qu'on ait apportées à l'Empereur, c'est un hommage ou plutôt un tribut qui était dû par ces mers-ci.

En fait de toilettes nous nous habillons à la mexicaine, moi-même je monte à cheval avec un sombrero, nous mangeons à la mexicaine, nous avons un équipage à mulets avec force sonnettes, nous ne sommes jamais enveloppés que de sarapes, je vais à la messe avec une mantille, bref, si nous avons des arrière-pensées d'émigration, il n'y paraît guère, ce ne sont pas les réformes qui choquent les hommes, c'est la manière de les faire ; aussi dans tout ce qui est extérieur et puéril, nous conformons-nous à tous ce qu'il y a de mexicain au point de confondre les Mexicains eux-mêmes. Mes soirées se terminent passé une heure. Lundi prochain sera la sixième. Je danse quelques quadrilles dont un régulièrement avec le général L'Hériller, j'invite graduellement tous les officiers français, même les payeurs, qui avaient une grande démangeaison de danser.

À la fin on sonne la charge, c'est un galop qui va très vite et il y a toujours quelqu'un qui finit par tomber. Le général L'Hériller est toujours de bonne humeur et il s'entend très bien avec l'Empereur. Dernièrement je lui disais : « Général, vous ne savez pas, je suis redevenue couleur de rose depuis que j'ai tout écrit à l'Impératrice ce que j'avais sur la conscience (ma robe ce soir-là était rose par hasard). » — « Votre Majesté est bien heureuse », me répondit-il avec sa verve accoutumée. Il est l'activité même et sans lui nous aurions filé un mauvais coton en l'absence du maréchal. Douay, L'Hériller et Brincourt feraient un magnifique triumvirat. Pour ce qui est des généraux secondaires, si la réduction prochaine porte sur eux, je ne m'y opposerais certainement pas. Je ne connais ni Aymard, ni de Castagny, mais en fait d'autres, je crois que les trois premiers ont certainement la palme. Peut-être Votre Majesté a-t-elle des préjugés contre le général Douay, les Mexicains ne l'aimaient pas au commencement, je ne sais pourquoi. C'est un homme bien capable, très droit, très énergique et qui ne paraît pas avoir aucune petitesse, il aime l'action par besoin non par ambition et il est pratique et sans illusions quoique doué d'une imagination qui se prête à tout et d'une ardeur infatigable. L'Empereur en a été frappé et séduit dès le premier moment. Il est très franc aussi, il m'a dit qu'il savait qu'on disait du mal de lui, je lui ai répondu que c'était une recommandation. En général, le monde s'acharne à la supériorité, à plus forte raison dans un pays où tout est supérieur. Si